

La religiosité gauloise suggérée par le roman.

Dans l'héritage que les Celtes de Gaule nous ont laissé, il y a... le désir de les connaître davantage. Un des moyens de les connaître et de les faire connaître est le roman. J'en veux pour preuve *Les Martyrs* de Chateaubriand, où l'épisode de Velléda, resté dans nos mémoires, constitue un excellent reportage imaginaire sur les Gaulois. D'autres romans ont été écrits comme autant de tentatives d'approcher nos mythiques ancêtres. Qui d'entre nous n'a pas rêvé d'évoquer les Gaulois de cette façon après les avoir découverts et en quelque sorte côtoyés par l'objet archéologique ou le témoignage écrit ?

Vous avez devant vous un écrivain qui vient de réaliser ce rêve et de publier un roman sur la Gaule. L'ouvrage s'intitule *Bellina la Guerrière et l'oracle de Lutèce* (éditeur : Fayard).

J'utiliserai ce travail, non par auto-satisfaction, mais comme s'il s'agissait du roman d'un autre, dans l'idée d'examiner brièvement, à travers quelques passages, les éléments susceptibles de faire découvrir au lecteur divers aspects de la religiosité gauloise.

Avant de citer ces passages, je voudrais me permettre quelques observations.

1.

Certains romans historiques sont de l'Histoire, leur forme romanesque n'étant qu'un habillage. Celui-ci, à l'inverse, se sert de l'Histoire pour exister en tant que roman. C'est dire que la fiction romanesque l'emporte sur l'exposé historique. Certes l'Histoire fournit un cadre et quelques personnages, sauvés de l'oubli par César, mais l'ensemble est avant tout fiction — reconstitution fictive.

2.

Cette fiction n'est pas pour autant une libre fantaisie. Elle s'efforce de prêter vie à ce que l'historien, l'archéologue et le linguiste connaissent de façon fragmentaire. Des lacunes doivent être comblées. Il faut inventer. Car il s'agit, dans un roman, de faire surgir un monde — le monde gaulois en l'occurrence, en crise pour la période choisie — configuration des paysages, climat, calendrier et astronomie, réalités sociale, économique, politique, culturelle, situation militaire, intrigue, sentiments et passions des personnages, sans oublier la référence à une tradition séculaire. La religiosité se trouve mêlée à cet univers.

3.

Le roman, en tant qu'œuvre d'art, qui a sa dignité et ses exigences, doit plaire, et plaire à un large public. Le public d'aujourd'hui, m'a dit l'éditeur, n'est plus celui de Proust ou de Giono. Il faut être simple, accessible, facile. L'érudition étendue le rebute, il ne goûte qu'un vague mysticisme à la mode, fait d'énigme codée, d'angoisse et de violence. Il n'aime pas beaucoup le monde celtique, sinon sous l'aspect de l'*heroic fantasy*. Ma visée ne coïncidant pas du tout avec ce type de (mauvaise) littérature, il m'a semblé pourtant qu'il fallait simplifier et plutôt suggérer les choses, donc la religiosité, que de les asséner, et seulement laisser entendre en douceur ce qu'avait été la vie en Gaule, de façon à lever tout préjugé défavorable et tout blocage. La ruse consiste à donner faim au lecteur, à le nourrir un peu, et à le laisser sur sa faim. Rien de tel pour empourprer son imagination.

4.

Quand ce roman a été entrepris, l'étude de la religiosité gauloise susceptible d'y être relevée n'était pas préméditée, mais la religiosité est là, à toutes les pages, ou presque. En

conformité avec la phrase bien connue de César : *Natio est omnis Gallorum admodum dedita religionibus* « Toute la nation des Gaulois est entièrement adonnée aux pratiques religieuses ». L'archéologie et la linguistique confirment cette observation.

5.

Il convient d'entendre par religiosité un sentiment qui prédispose à accorder une importance essentielle aux rites, aux mythes, aux sites et aux dieux. Il précède la religion qu'il rend possible. C'est donc quelque chose d'assez vague ! Cela tombe bien, parce qu'il est évidemment impossible d'être péremptoire en matière de religion gauloise ; on ne peut s'appuyer que sur des hypothèses en raison de la rareté des témoignages écrits et de la difficulté d'interprétation des images. Si l'on veut éviter la caricature ou le risque de se démoder, il faut être très documenté et se montrer prudent.

6.

Cela dit, le romancier a la ressource de broder à partir d'objets de facture celtique, de témoignages touchant les Celtes de Gaule et de noms propres gaulois qui nous sont parvenus, obscurs et épars. Il lui revient soit de transmettre l'énigme que recèle un document, en animant l'effigie d'une monnaie par exemple, soit d'inventer, soit d'éluder.

La religiosité romanesque peut se permettre d'être imaginaire, poétique, onirique, mais ne doit pas se plier à quelque obéissance moderne occulte, sectaire ou doctrinale.

Elle tient, tout au long de ce roman, à une ambiance particulière, suggérée par des images et des paroles prises sur le vif. Quelques exemples : L'héroïne est souvent entourée d'oiseaux qui tournoient autour de sa tête, telle une déesse celtique, des saies et des maisons sont bariolées de douze couleurs rituelles, un druide va déclarer : « ... la beauté se reconnaît à sa capacité de devenir énigme. » (p.33), les chants des bardes exultent d'une célébration lyrique des êtres, l'assemblée des prêtres atteint, semble-t-il, l'intimité du commerce avec le divin et fait dire au narrateur que la Gaule est sainte, tel objet talismanique inspire la vénération, le vin est bu religieusement, les rêves possèdent un caractère de révélation, l'oracle est une pratique vivante. L'héroïne affirme : « En agitant les ténèbres nous faisons venir de la clarté. ».

Un univers religieux qui est dans sa plénitude s'offre ainsi au lecteur, par bribes énigmatiques.

7.

Avant de commencer, deux mots pour entrer dans le roman. En 53 avant notre ère, un jeune et brillant pythagoricien, venu d'Athènes — son nom est Philoclès, c'est le narrateur —, a pour mission de remettre à une dame éduenne un oracle d'Apollon. Il débarque à Massalia où il est reçu par un ancien condisciple qui lui brosse un rapide tableau de la Gaule. Une escorte gauloise vient ensuite le chercher et l'emmène vers Bibrakté. Son chef, un druide, Samotalos, répond volontiers, pendant le voyage, aux questions que lui pose Philoclès. Celui-ci arrive chez les Éduens et remet à la dame l'oracle grec dont la lecture vérifie les termes d'un oracle précédent rendu à Lutèce. Cet oracle concerne la fille de cette dame désignée pour être la sauveuse de la Gaule : « Tu sauveras le meilleur de la Gaule », dit l'oracle. La jeune fille, l'héroïne du roman, nommée Bellina, n'aura de cesse de trouver le sens de la mission étrange qui lui est ainsi assignée. Philoclès apprendra le gaulois et accompagnera Bellina dans la plupart de ses aventures. L'année 52 sera vécue dans toute son intensité et verra apparaître la figure de Vercingétorix.

8.

Je précise que Philoclès, le narrateur, étant pythagoricien, a des préoccupations et des curiosités de pythagoricien. Conscient de sa valeur, mais dépourvu d'arrogance, il prétend s'intéresser aux choses de la nature, mais son attirance pour les origines, les états extatiques, le mystère du langage, fait de lui, au fond, un métaphysicien. Cette attitude le détermine bien évidemment à être un témoin attentif de la religiosité gauloise.

9.

Enfin, son récit, censé être rédigé en grec, possède pour le lecteur le caractère et le style d'un texte antique. Ses narrations et réflexions sont directement écrites dans sa langue natale. En revanche, les dialogues et les discours qu'il traduit du gaulois renferment des expressions idiomatiques qui renvoient à une culture et à une religion dont elles constituent les premiers indices, voire les seuls, ainsi **Sacrée-Femme** (*Sacro-bena*), **Preneuses-de-Voix** (*Garman-gabi*).

Passons maintenant à quelques extraits qui évoquent la religiosité gauloise.

Après leur lecture, j'indiquerai brièvement ce que le lecteur non spécialiste peut en retenir et quelle en est la source celtique attestée.

Commençons par **les rites**.

Sur ceux qui les accomplissent (on pense aux druides), voici ce qu'en dit le condisciple massaliote de Philoclès, qui n'a pas forcément raison :

(p. 17-18) *Leur doctrine, leur tutelle.*

Leur doctrine, très ancienne, avait connu un grand éclat, quelques siècles auparavant, puis avait décliné. Cependant, durant la dernière décennie, l'œuvre d'un réformateur du siècle précédent, couvant sous les cendres, avait soudain prospéré chez les Éduens et quelques autres peuples, et les druides issus de son mouvement s'étaient multipliés et avaient remis à l'honneur leurs activités et leurs assemblées. Ils les avaient un peu modifiées et se proclamaient les dépositaires de « la croyance épurée ». (.../...) Chaque mois, à côté de quelques confréries juives, orphiques et sabaziastes, une secte voyait le jour. Le peuple appréciait ce retour religieux avec joie et attendrissement.

(p. 21-22) *La religion telle que les Gaulois la conçoivent.*

— **Ces druides, ce sont des prêtres ?**

— **Non, des philosophes et des savants. (.../...) Ils sont tous à la fois des Homère ou des Hésiode et des Archimède, des Hipparque, des Théophraste : on pourrait croire qu'ils ne transmettent qu'une morale et une science traditionnelles, mais ce sont aussi des physiciens et des astronomes formés en communauté qui enrichissent sans cesse leur savoir, en particulier auprès de nous, Grecs, et auprès des Égyptiens. Ils ont l'esprit toujours tendu vers les questions les plus abstraites et les plus difficiles de la métaphysique. (.../...)**

Ils ont été puissants, et ils sont en train de le redevenir. Mais ils se heurtent au caractère ombrageux des politiques qui supportent mal leur volonté de tutelle. »

Après quoi viennent ces indications sur la religiosité des Gaulois : (p. 21-22)

— **Je les croyais religieux, enfermés dans un mode de vie traditionnel, sans curiosité pour les nouveautés.**

— **Au contraire. Ils ont une prédilection pour ceux qui leur prêchent l'établissement d'un autre ordre des choses. Ils cherchent en vain des échappatoires qui les libèrent de**

leurs astreintes religieuses. J'ai bien l'impression que tout vient de leur peur du tonnerre. Les soldats et leurs chefs ont une réputation non usurpée de courage, au point que certains jouent à braver les vagues de l'Océan, mais la foudre les terrifie. Vivre en Gaule, tu le constateras, équivaut à vivre dans la terreur du temps. Certains d'entre eux sont hantés par la peur de la mort de l'Univers ; le moindre orage peut annoncer la fin de ce monde. Ils ont constamment besoin d'être éblouis par la beauté pour être rassurés sur les intentions des dieux à leur égard ; ils pensent en effet que les dieux, attendris par la beauté, hésitent à détruire un monde beau — qui est à leur image. Ils multiplient ainsi les décorations de leurs maisons ; toutes les peintures que tu verras, des murs et des portes, sont faites dans ce but. (.../...)

... leur art est subordonné à cette crainte religieuse dont ils voudraient s'affranchir et dont ils sont en même temps très fiers. Ils nous méprisent. Nous sommes tous, Romains et Grecs, des impies à leurs yeux. »

J'intercale ici un petit passage sur le sens secret des couleurs.

(p. 79) *les couleurs*

« Les couleurs, moi, je dis que c'est comme les voix dans les mots ou le vent dans les branches. Le noir, tu le crois ou non, est fier de sortir de sa faude. Le brun souffle la terreur, pas de doute. Le coquelicot pousse à la guerre, mais le sainfoin, lui, t'enfourne au fond de la forge en plein feu. Le bleu, bien sûr, il creuse les songes. Le jaune couplé au noir, ah ! là, c'est la cruauté. Le vert, notre teinte à nous, échauffe la fécondité. Le gris, baé ! hésite entre le poil des dieux et le poil des hommes. Le séneçon, voilà la nuance divine, comme l'or ! Le safran, ah ! si tu veux le savoir, il apporte la transe. »

(p. 295-298) *Exposé de Samotalos*

— (.../...) Tu ne m'as jamais vraiment parlé de vos rites et de votre croyance.

— Cher Philoclès, déclare-t-il en accentuant ses mots, notre religion consiste d'abord à faire ressentir à toute la nation gauloise qu'elle est de plain-pied avec les dieux. Nous excluons la pratique des rites vides de sens et des prières formelles, comme cela se voit chez les peuples de votre Mer Intérieure. Nous voulons des résultats ; nous voulons que les gens de la Gaule expérimentent à la fois la proximité et l'efficacité des dieux. Car les dieux ne sont pas avares de joie, et nous pensons qu'ils se manifestent en nous communiquant leur grâce, pour peu que nous allions vers eux.

Ce que nous cherchons à apprendre à tous les Gaulois, c'est à établir le contact avec eux. Une certaine sensation — j'insiste sur ce mot — amorce la communication avec la divinité — vous avez, en grec, un mot pour exprimer cela : *l'effroi*, nous, nous l'appelons *frisson*. Après l'avoir éprouvé, il convient de le développer, ce frisson, pour remplir sa vie de vaillance.

Nous pensons encore que les dieux peuvent venir à nous de leur propre mouvement. Il faut donc être très attentif aux oiseaux, et aux sons (le tonnerre, lui, est toujours divin). Certaines combinaisons de couleurs, de lumières, de formes et de sons que nous reconnaissons belles se constituent en signes et nous avertissent de la présence prochaine ou possible du divin.

— Les couleurs ! dis-je en l'interrompant. Il me semble qu'elles ont un sens : les murs peints des maisons, les saies, les capes...

— Cela ne peut échapper à personne, admet-il en riant. La vérité est que nous transfigurons les choses. Leurs couleurs, par exemple, selon qu'elles sont femelles ou mâles, nous attirent ou nous repoussent, mais en plus du fait qu'elles nous touchent, elles nous donnent de sentir dans les mailles des choses la manifestation de la Présence. Pour

nous, l'Amour divin palpite à travers les teintes. Vois la saie des Aulerques ! Elle capture le rouge sombre de la Terre et exerce une attraction sur l'esprit, comme notre vert éduen, qui se recrée dans ce rouge. Oui, il y a du rouge au cœur du vert. Tandis que le rouge sang du manteau des Sénons nous heurte de front et inspire le dur désir de guerre. Voilà pour les couleurs ! Ensuite il convient d'interpréter les avertissements divins qui émanent de la Présence. C'est aussi le but de notre enseignement. »

Je fais signe que j'ai envie d'intervenir. Il tourne sa main entrouverte vers moi.

— Je voudrais revenir sur ce que tu as affirmé. Comment obtenez-vous ce contact ? Par quel rite ?

— Par tous moyens simples, répond-il, qui conduisent aux marges de l'humain : le sacrifice (cela reste de loin le meilleur moyen : le sang soude ceux qui le font couler dans l'attente de la divinité), le cri solennel, les rites de purification, et l'ivresse, le songe, la vision, l'intuition, l'invocation, l'acte créateur dans un art, l'acte du héros au combat, l'exploit athlétique, la consultation des morts, des oracles, la montée vers les sources, le repérage de la beauté végétale. Tu es enveloppe du mystère. Franchir les frontières humaines, c'est ouvrir les divines.

— Vous faites ce que nous nous interdisons, fais-je.

— C'est parce que, très cher Philoclès, nous sommes plus pythagoriciens que vous !

Samotalos rit et son chaud regard me revigore.

— Avez-vous le sentiment, reprends-je, que, grâce à vous, les habitants de la Gaule sentent la proximité des dieux ?

— La présence des dieux ! Ici, oui. Moins dans la Provinkia, parce qu'on n'y jouit plus de la liberté. Nous ne forçons pas nos compatriotes à croire ; nous leur donnons, s'ils le veulent, les moyens de côtoyer les dieux.

— Ils ne pourraient pas y arriver tout seuls ?

— Si, comme tout homme libre. Mais nous avons des techniques qui permettent de gagner du temps. Il faut une vie entière, crois-moi, pour accéder à la chaudronnée des dieux.

— La « chaudronnée des dieux ». Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une métaphore. Chez vous, on célébrerait « la consommation de l'ambrosie », « le festin de Tantale », « le partage de l'immortalité des dieux ».

— Qui sont vos dieux ?

— C'est une épineuse question, Philoclès. Ils sont là, partout, ils se découvrent dans la Présence.

— Cependant, leur fréquentation n'est-elle pas terrible ?

— Elle est terrible, et c'est pour cela qu'elle nous affranchit de la terreur.

— Mais tout le monde n'est pas si bien trempé. Il peut se trouver des âmes faibles, fragiles, effarouchables, timides...

— Le plus souvent elles se fortifient *en effleurant le vêtement de la blancheur*, parce qu'elles aspirent à cela. Le frisson divin grandit la force de ceux qui l'éprouvent. Alors, les âmes faibles, comme tu dis, sont les premières à le rechercher. Mais nous ne forçons personne.

— *Le vêtement de la blancheur*. Cela pourrait être le vêtement des druides. »

Samotalos sourit.

— Cela signifierait que nous sommes terribles, lance-t-il en accentuant le dernier mot.

— Je vous crois capables de l'être, lui dis-je.

— Peut-être, Philoclès, peut-être. »

(p. 474-476) *Propos de Bellina*.

— ... Rooudios m'a montré cette coutume que vous avez de remanier incessamment la connaissance. Je ne vois pas, en Grèce, les Homérides réadapter les vers de l'*Illiade* ou de l'*Odyssée* ! C'est très contraignant.

— C'est nécessaire ici. Comment, sinon, le monde pourrait-il nous *parler* ? Les *Chants* doivent être toujours accordés au monde, en adopter les rythmes et les couleurs. La transparence épaisse qui le rend parlant ne doit pas s'opacifier.

— Pourtant cela arrive.

— À ceux qui sont paresseux de la pensée et de la langue et qui deviennent la proie des prêtres dévoyés.

— Justement ! Comment des mouvements tels que ceux des sans-courage, des « annonceurs-de-la-nuit » et des *Crânes nus* peuvent-ils ainsi ravager des régions de la Gaule ?

— Par égarement, Philoclès. Nous offrons à ceux qui veulent devenir druides un contact réel avec les Dieux, mais ce n'est possible qu'après une fervente ascèse. Ceux qui manquent de persévérance ne trouvent pas ce contact ; ils sont déçus et ils s'égarant dans l'abîme. Ils descendent au lieu de monter. Ils renient toutes les vaillances, négligent l'harmonie, la tendresse et la force bondissante de la mémoire. Ils ont pourtant appris qu'il y a la Grande Serpente et sa monstrueuse progéniture, toujours là, dans les marais et sous la terre, prêtes à les engloutir dans la nuit au prix d'un frisson trompeur, mais c'est plus fort que leur volonté. Ils cèdent aux délices de se faire du mal à eux-mêmes. Ils creusent en eux, à se détruire, et tuent le désir de vie inspirée.

— Je ne te comprends pas bien », dis-je.

Bellina sourit, compatissante et amusée.

— Philoclès, c'est comme si je voulais t'expliquer l'origine du mal. La perversion existe chez tous les hommes. En Gaule, une naïveté qui nous est propre pousse chacun à *monter à la cime de lui-même*, et s'il n'y parvient pas dans l'ascension de l'Arbre, il se donne l'illusion d'y réussir en s'enfonçant à travers ses racines.

— L'Arbre ? De quel arbre veux-tu parler ?

— L'Arbre ! L'univers ! En nous et hors de nous. C'est un symbole. »

Elle penche la tête en arrière, comme en extase. Ses yeux sont pleins d'éclairs tout à coup.

— Le plus beau mystère ! continue-t-elle. Quand nous faisons la *part de l'ombre*, nous honorons d'abord la lumière. Elle nous inonde de cet élan qui nous rend heureux... et terribles. Nous voulons vaincre ce qui fige. La face des dieux est tantôt claire et bénéfique, tantôt sombre et maléfique. Vous-mêmes, vous l'admettez. Votre Apollon peut autant envoyer la peste, comme dans *Œdipe*, qu'écarter toutes les maladies.

— J'en conviens. Tu connais *Œdipe* ? Celui de Sophocle ?

— On l'a joué à Bibrakté, il y a trois ans. Notre élan nous pousse vers les dieux. De là notre besoin de l'emportement, notre goût des querelles et de la guerre. En agitant les ténèbres nous faisons venir de la clarté. Nous devons faire bouillonner notre sang obscur pour rencontrer la divine lumière, la *brume des dieux*, leur première manifestation visible, si tu préfères.

— Comment faites-vous ?

— Je n'ai pas à te le révéler, cher Philoclès, malgré toute l'amitié que j'ai pour toi. »

Pour tempérer l'abrupt de ses paroles, elle ajoute :

« Nous savons que la vie est provisoire. La mort est toujours là : nous la toisons, nous la défions, nous l'esquivons. Alors, nous rencontrons la vraie vie — la vie enthousiaste. »

Le secret est bien gardé ! L'attitude de Philoclès, à qui le lecteur s'identifie sans doute, rappelle celle de Nerval. Le poète éprouvait un désir aigu de pénétrer au sein d'un monde d'*initiés*, dépositaires d'une *tradition* ésotérique reliée aux mystères qui le fascinaient. C'est très clair dans l'histoire du calife Hakem qu'il narre dans le *Voyage en Orient*. Philoclès est dans la même attirance, mais il ne pose pas assez de questions, selon moi.

Quant aux sources de tout ce que je viens de lire, elles se trouvent principalement dans l'*excursus* du Livre VI du *Bellum Gallicum*.

Peu de sacrifices dans ce roman. Voici cependant un passage qui en découvre une trace au travers d'une description.

(p. 120) *L'arbre au pourri*.

La marche prudente maintenant, est faite de tours et de détours. Des arbres encore. Un chêne particulièrement crépu. Je m'avance pour passer dessous, quand la femme la plus âgée du groupe, me fait signe de reculer. Trop tard ! À voir son expression affligée, j'ai dû commettre un sacrilège. Une grande ombre s'agite au sommet de l'arbre et s'envole. Une goutte de quelque chose de gras et de froid me tombe sur la main. Je lève les yeux vers le ciel qui est devenu crépusculaire. Dans la résille des branches du chêne, je distingue une sorte de longue chrysalide noire.

— **Qu'est-ce que c'est ? fais-je effrayé.**

L'air ennuyé, Petite-Grâce me répond : « C'est un arbre au pourri. »

Humant ma main, je me rends compte que j'ai reçu la souillure d'un fluide à l'odeur infecte.

« C'est un cadavre. Un homme offert à... aux dieux, dit-il gêné.

— **Quoi ? Tu veux dire une victime humaine ?**

— **Oui. Les arbres, ceux-là, donnent des idées aux fous par ici. Lave-toi. Tu vas trouver de l'eau. Il y a aussi des filles qui se pendent, mais ce n'est pas la saison.**

— **C'est horrible, écœurant, immonde ! Ah ! vous les Gaulois, vous avez des aspects tarés qui me répugnent. Les sans-courage d'abord, ensuite ce « pourri ». Mais pourquoi gardez-vous ces mœurs ignobles, vraiment abjectes ?**

— **Ne te fâche pas, Biloclès...**

— **Philoclès !**

— **Pilo..., Biloclès. Ceux de la « croyance épurée » luttent contre les tenants des vieilles manières... Tu veux des noisettes ?**

— **« Vieilles manières » ! En effet, ce sont de très vieilles manières ! Bien. Je me calme. »**

C'est ce que j'ai de mieux à faire. Je me méfierai, à l'avenir, des chênes trop crépus. La femme âgée, mue par la compassion, nettoie longuement ma main dans un trou d'eau.

Le lecteur pressent qu'il y a derrière cet *arbre au pourri* un rite étrange qui associe un arbre, un grand oiseau et un corps sacrifié. Ce moment renvoie pour l'érudit à un mode de sacrifice par cruentation décrit dans les *Scholies bernoises* que Bernard Sergent met en relation avec celui d'un personnage mythique gallois, Llew Llaw Gyffes, dans *Le livre des dieux Celtes et Grecs II* auquel je vous renvoie.

Voici à présent une course, disons-la rituelle, qui met en compétition des femmes.

(p. 413-414) *Course de femmes*.

La course s'est élancée du bas de Bibrakté, au moment où sonnaient des cornemuses tonitrueuses. Les jeunes femmes ont dû prouver qu'elles n'étaient pas

enceintes. « On craint toujours qu'il n'y en ait une qui accouche à la fin de l'épreuve, me précise Petite-Grâce. C'est arrivé une fois. » Le soleil est à mi-course et il fait chaud. Petite-Grâce et moi sommes placés sur la ligne d'arrivée, au plus près de la Haute Demeure. Nous entendons les cris d'encouragement qui montent et se rapprochent à mesure que les coureuses progressent. Nous les apercevons un instant, en plein effort, à peu près au milieu du parcours, là où les pierres et le bois sont entreposés. Des juments avec leur poulain escortent les jeunes femmes et communiquent le sentiment qu'elles font la course avec elles.

Où peut bien s'être glissé Trouxos dans la multitude qui nous entoure ? Il est près de nous, puisqu'il attend l'arrivée pour choisir l'une d'entre elles. La coutume veut en effet que ces femmes s'offrent à des hommes. « Un mariage qui n'en est pas un », selon Petite-Grâce. Il suffit à ceux qui prétendent répondre au choix des belles de tendre une pomme. Et, là où nous sommes, il y a deux ou trois cents candidats qui attendent, pomme au poing !

Simple épreuve sportive de caractère ethnologique ? Le lecteur peut cependant s'étonner de certains détails et de la présence de juments qui participent à la course avec leurs poulains. L'érudit fera référence à la déesse gauloise Épona, archétype des personnages mythologiques que sont la galloise Rhiannon, la femme-jument, et de l'irlandaise Macha qui, enceinte, accouche au terme de la course imposée par le roi Conchobar.

Cherchons maintenant quelques exemples de ce qui relève des **croyances** et des **mythes** .

Au cours d'un voyage chez les Bituriges, la fille du druide Samotalos fait part de ses frayeurs à Philoclès.

(p. 90-91) *Peur des êtres du marais.*

— C'est la peur des désastres de la guerre qui les pousse à ne plus se soucier de leur vie ? lui demandé-je.

— Non. C'est quelque chose qui nous est propre.

— Me diras-tu ce que c'est ?

— C'est facile, me répond-elle. Nous avons en Gaule une vieille tradition. Mon père n'aime pas cela. Ma mère non plus. Beaucoup parmi nous y croient. Il y a des bêtes maléfiques issues des marais lointains de la mer. Pas vraiment des hommes, des *dousii*. Je ne sais pas comment t'expliquer.

— Des dieux ?

— Non ! proteste-t-elle en frissonnant, des « sous-la-mer », des fantômes. Ce sont des horribles.

— Que font-ils dans cette affaire ?

— Ils sont venus hanter les déserts et les étangs. Il y a très longtemps. Ils ont combattu contre nos ancêtres, qui les ont vaincus. Mais les gens continuent de croire qu'ils vivent sous les eaux et ressortent pour faire la guerre. Ils profitent de l'invasion de nos ennemis pour prendre leur revanche. C'est ce qu'ils soutiennent. Mon père m'a dit que des prêtres qui ne sont que des sorciers fous prétendent parler en leur nom. Leur plaisir, c'est d'envoûter le plus de gens possible, pour les pousser au suicide. »

Je suis saisi de dégoût.

— Mais pourquoi les gens les suivent-ils ?

— Je ne sais pas, avoue-t-elle. Ce sont des possédés qui peuvent mordre sans lâcher. On

les croit accompagnés par une armée noire, sifflante. Leurs cheveux sont un nuage sombre. Ils marchent sur une jambe serpentine, leur œil unique est empoisonné. Ils ont les joues pâles, vertes. Leur seule main porte une masse de fer.

— **Tu parles comme si tu avais vu cette armée !**

— **Non, jamais, réplique-t-elle. C'est ce qu'on dit. Et les paroles ont une grande force ici. Elles créent de la substance. »**

Le lecteur y voit au moins des superstitions. Ces monstres correspondent aux représentations du géant anguipède, bien connu en Gaule, qui peut être rapproché des Fomoiré de la mythologie irlandaise (*Fo-moiré* « Sous-la mer »).

Plus loin dans le roman, une femme médecin rapporte les paroles d'un individu qui a été torturé.

(p. 450-451) *Trouxos*

— ... **L'espèce de *Crâne nu* a expiré dans mes bras. Ce n'était qu'une plaie. Il n'a pas gémi. Déjà que les maladies et les malades font des meules de souffrance, ce n'est pas la peine de rajouter celles-là ! Je lutte contre la mort, et eux, ils l'infligent ! Si je devais avoir une autre vie, je changerais de métier. Oui, il m'a parlé, et ce n'était pas la peine de lui brûler tout un avant-bras et de lui casser les côtes ; je l'ai écouté. C'est ce que je pensais : ce fou, incapable de rencontrer la divinité par la pensée concentrée ou le sacrifice, a choisi de s'enfoncer dans la *part de l'ombre*. Il s'est voulu animal. En couinant encore de jouissance il a proclamé qu'il était devenu une bête : il avait posé sur lui, « il y a des siècles », une peau de sanglier encore fraîche, « d'une mortelle puanteur » et s'était mis à errer dans les bois, « comme sanglier noir ». Après, il avait endossé une peau encore fraîche de cerf : « Mon branchage repoussait tous les ans, je mangeais des serpents. J'étais derrière l'air onctueux, dans le vagin des bois ! ». Après, il était devenu aigle, et après, saumon. Un pêcheur l'avait attrapé et apporté à sa femme. « La Divine m'a mangé avec mon consentement. J'ai joui d'être dans son ventre et elle a accouché de moi, comme enfant d'homme. Je m'en souviens. Je commençais à parler. Je savais tout. J'étais scrofuleux, alors on m'a appelé Trouxos. » C'est ce qu'il m'a dit. Ils racontent tous à peu près la même chose. Ce genre de confession délirante plaît à ceux qui s'asseoient autour du feu, le soir. Ils sont convaincus d'avoir devant eux un prophète. Ces gens crédules lui demandent conseil, suivent ses prescriptions et le prennent vite comme *maître des prières*. Ils se font du mauvais sang, noir comme de l'encre. Et ils abandonnent le désir.**

— **A-t-il révélé qui le manœuvrait ? demande Bellina.**

— **Non, pas vraiment. Si ! Il a seulement dit qu'un grand arbre-de-science « sorti du cul du loup » était souvent venu lui demander des prophéties. »**

Le lecteur y entendra certes les délires d'un fou, mais se dira peut-être aussi que tout cela a un aspect bien mythique. Il aura raison, parce que le mythologue reconnaît dans ces paroles le récit des réincarnations de Tuan Mac Cairill, l'homme primordial de la mythologie irlandaise, mythe dont de nombreuses traces se retrouvent dans les légendes françaises relatives à l'Homme Sauvage. L'archétype gaulois en est Kernunnos. Je vous renvoie à l'ouvrage de Claude Gaignebet *Art profane et religion populaire au moyen âge...* Le « cul du Loup » correspond à une monnaie d'or des Unelles (Cotentin) étudiée par Paul-Marie Duval dans *Monnaies Gauloises* (p. 22-27).

Pour vous donner un exemple de site emprunt de religiosité, voici une esquisse. Nous sommes à Alisia. (p. 469)

Une foule nombreuse circule dans la rue principale où plusieurs temples colorés, nuageux d'encens, bourdonnent d'hymnes.

En voici un autre. Nous sommes à Lutèce.

(p. 364-367) *Le site oraculaire*

Nous pénétrons dans ce qui se révèle être un antre profond plein de résonances. Des racines à vif, luisantes, celles du chêne, enveloppent l'espace. Un foyer brûle au milieu. Nos yeux finissent par voir au fond, devant nous, assise, jambes croisées, une femme aux cheveux gris, frémissante. Ses mains sont à plat sur la terre. Elle relève la tête. Ses yeux sont phosphorescents.

— Entre, Bellina, sauveuse de la Gaule », murmure-t-elle.

Bellina est immobile, saisie d'effarement.

— Tu me reconnais ? demande-t-elle.

— Je connais tout le monde et toutes choses, ma fille, chevrote la femme. Quelqu'un t'accompagne. Que viens-tu chercher ?

— Mère, répond Bellina, permets à cet homme de te montrer un objet.

Philoclès, me chuchote-t-elle, donne-moi le dodécaèdre. »

Je m'exécute.

« Il a été fabriqué à Bibrakté, ajoute Bellina. Il est faux. Je suis à la recherche du vrai. »

La devineresse se saisit du polyèdre et le palpe.

— Jadis, commence Bellina, du temps de la Haute Force Unie, la prêtresse d'ici...

— Je sais, ma fille ; tout était gardé par la serpente et le loir de cuivre. »

La vieille femme regarde avec bienveillance Bellina dans les yeux et, lui tendant le solide :

— Ton caillou, dit-elle, est un fruit, ma fille. Il est vivant. C'est pour cela que ton artisan a mis des baies à toutes ses bosses. Il est multiple et il est un. Peuplé de semences, il est mûr. Le temps va venir de montrer sa peau écaillée.

— Puis-je voir le vrai ? insiste Bellina. Celui dont les douze faces portent les signes des douze Peuples Unis. C'est le Druide Suprême qui m'envoie.

— Le vrai ! Les *Maisons contiguës* ne sont plus là depuis le temps de Mapilla, après la venue des Cimbres. Elles sont dans la Grande île ou dans Ïouérion, en sûreté, comme les autres dons. C'est le mieux, car Lutèce sera bientôt la proie de la serpente. Ton caillou est là-bas.

— Tu ne l'as jamais vu ?

— Ah ! ma fille, soupire la vieille femme, demain soir, je te confierai ce que tu veux savoir. Après le Grand Pont, il y a une colline avec des tombes. Trois hauts châtaigniers. Attends-moi là ! Si tu me vois venir, attends-moi ! Si c'est une autre, fuis ! Souviens-toi ! Ne me pose plus aucune question là-dessus !

— Vieille mère, je voudrais te demander autre chose, implore Bellina.

— Dis-moi.

— Où est ma sœur Carantia ?

— Loin.

— Vivante ?

— Vivante. »

Bellina ouvre la bouche : elle veut en savoir davantage, mais la prophétesse l'interrompt :

— Ne la cherche pas !

— Une dernière question ?

— Dis-moi.

— **Où puis-je trouver l'assassin de mon père ?** »

La prêtresse tressaille, se recueille, prend de la terre, qu'elle émiette, et gringotte d'une voix aiguë :

« Celui que tu cherches ne se cache pas.

Tu le verras dans un jour prospère.

Médite ce qui se cache à ses pieds et aux tiens. »

La vieille femme rejette la tête en arrière et présente le masque de la plus amère souffrance. Bellina a froncé les sourcils et la contemple longuement ; elle s'incline, les bras ballants, et sort.

Nous sommes sur la future île de la Cité. Le lecteur pensera que ce lieu était sacré et que la cathédrale qui s'y trouve perpétue une vocation. Nous savons par ailleurs que les procédures oraculaires étaient pratiquées par les Gaulois, et que toute île, espace fermé et protégé, pouvait être un lieu symbolique réservé à l'initiation et, pourquoi pas ? à la divination. Qu'il y ait eu un oracle à Lutèce n'est attesté que par un seul écrivain, Rabelais. On pense qu'il désigne ainsi, à mots couverts, la Sorbonne. Mais sous les désignations plaisantes du Maître rieur, peuvent se cacher de précieuses vérités. Le romancier a opté pour la prise de l'expression de Rabelais au pied de la lettre.

Sur les **dieux**, un tout petit exemple. À la page 419 du roman, un chef militaire gaulois déclare pour justifier son inaction : **«Trop de Romains avaient déjà franchi le divin fleuve»**. Le fleuve en question est la Loire. L'indication de *divin* n'apparaît pas indispensable dans un rapport militaire. César aurait simplement dit : *le fleuve*. L'emploi du qualificatif *divin*, qui échappe en quelque sorte à ce chef, révèle un trait de religiosité, à savoir que pour les Gaulois les cours d'eau étaient des divinités, ainsi que vient de nous l'exposer M. Jacques Lacroix. Cette touche de religiosité survient incidemment. Elle est d'autant plus suggestive. Concernant la personnalité des dieux, vous l'avez entendu, Samotalos n'entre pas dans le détail. Dommage ! Il parle de la Présence qui recèlerait les potentialités divines. Les théonymes gaulois que nous connaissons, Bélénos, Sinatis, Taranus, Mapon(os), Bélisama, Rosmerta... ne sont pas nommés dans le roman. C'était trop facile ; ils sont suggérés par l'emploi d'épithètes : l'Ami-des-Combats, le Lieur, la Très Haute, la Pourvoyeuse... et leur quasi effacement correspond au problème du polythéisme païen que résout le monothéisme païen. Nous savons que cette question est soulevée dans l'*Euthyphron*. Socrate met en difficulté Euthyphron, quand celui-ci lui donne comme définition de la piété : *le fait d'être agréable aux dieux (dieux, au pluriel)*. On ne peut en effet prétendre plaire aux dieux, à tous les dieux, si l'on sait qu'ils ont entre eux des divergences : ce qui plaira à l'un risque de déplaire à un autre. En revanche, la définition est bonne s'il n'y a qu'un dieu. Les druides, fins théologiens, ont dû réfléchir à cette difficulté et ils ont pu concevoir l'idée, bien commune dans l'élite intellectuelle du monde gréco-latin du temps de César, d'un principe divin suprême et unique, ce que le roman appelle la Présence. La religiosité druidique devait à coup sûr transcender la religion du bon peuple. C'est une conjecture.

À noter que Bellina incarne ou joue le rôle d'une déesse dans deux passages. C'est une invention. Elle représente la divinité printanière dont le retour est fêté en début de mai, puis une déesse guerrière qui chevauche devant des combattants vers la fin de l'été. On mettra la première en rapport avec la parèdre polyonome du dieu qui étreint la terre au printemps, Brigantia, *Brigenti, Bélisama ou Rosmerta...

Quant à la seconde, elle est décrite ainsi.

(p. 486) *Bellina Cinga*.

À un stade environ derrière Vercingétorix, surgit un deuxième cavalier lancé au galop. C'est une cavalière. C'est Bellina ! Seule, nue, portant un simple mantelet sur les épaules, chevelure tombante, elle chevauche Bonté-du-Soleil sans harnais et arbore d'une main l'enseigne suprême fixée à une hampe, le dodécaèdre resplendissant, et de l'autre, son torque, lui aussi resplendissant. Tous les hommes et tous les chevaux la suivent des yeux et, sur son passage, l'armée scande dans un tonnerre de voix « *Bellina Cinga !* », dévoilant d'un coup la valeur sacrée de cette acclamation. Ce que nous entendons, c'est le nom de la déesse elle-même ! Ce que nous contemplons, c'est une apparition venue du fond des âges ! C'est l'incarnation de la déesse de la guerre ! Elle traverse l'air du matin tiède.

On appréciera cette vision, sans peut-être se douter ou peut-être en se doutant qu'elle a une origine iconographique. Elle correspond en effet à la représentation sur une monnaie d'or de la région de Rennes d'une cavalière nue portant un couvre-épaules.

Pour conclure.

Cette religiosité romanesque, qui apparaît adoucie par rapport aux siècles antérieurs à son éclosion, vise le bonheur vertueux et la béatitude.

Elle peut se promouvoir et s'épanouir au terme d'une longue initiation et présente des affinités certaines avec le pythagorisme (du narrateur) : nécessité d'une ascèse, souvenir des vies antérieures, importance de la mémoire (dont l'exercice intensif aide précisément à la réminiscence), intérêt pour les nombres, importance des symboles, maintien des dieux, mais adhésion secrète à un dogme unitaire, destin des âmes, vision cosmologique de l'univers, implication du religieux dans la vie politique, absence cependant d'interdits alimentaires (viande), vestimentaires (laine) ou sacrificiels, à l'exception des immolations humaines.

Pour l'amateur de romans, cette religiosité répond à un rêve de retour aux sources quasi exotique. Pour le romancier, elle satisfait au désir d'exploiter, de diffuser et de célébrer l'héritage honorable de la Gaule.

Jean-Paul Savignac
(mai 2009)